

PAGES
MANQUANTES

LE ROSAIRE

ET LES AUTRES

DEVOTIONS DOMINICAINES

LES CATACOMBES

Avec novembre, froid et brumeux, c'est le long hiver qui commence. L'hiver ! ce mot n'a rien de triste pour ceux qui habitent dans les campagnes du Canada : il évoque, au contraire, de longs mois d'une vie paisible, les douces impressions de la vie de famille plus intense alors que le travail des champs est devenu impossible. Ce temps de recueillement forcé est aussi celui que l'Eglise a choisi pour nous inviter à vivre davantage dans la prière et dans de saintes pensées. Pour nous aider à rentrer en nous-mêmes, la première image qu'elle nous présente c'est celle de la mort. Et pour que cette image nous frappe davantage, et que nous ne puissions cependant nous refuser à la contempler, l'église, avec un sens parfait du cœur de l'homme, de ses délicatesses et de ses répugnances, l'encadre dans le souvenir de nos amis et de nos parents défunts.

Qu'y a-t-il de plus efficace pour comprendre la mort et les grands enseignements qu'elle nous donne que de vivre avec le souvenir de ceux que nous avons perdus ; que de les aller visiter au lieu de leur définitif repos ! c'est une ancienne et belle coutume que d'aller prier, au lendemain de la Toussaint, auprès des tombes de nos amis disparus. Il n'est point nécessaire ici d'en expliquer le sens, ni d'en recommander la pratique : ceux-là même qui prient le moins volontiers et pour qui les actes de dévotion ont le moins d'attraits, n'oseraient refuser aux morts l'aumône d'une pensée pieuse, d'un souvenir attendri.

Nous voudrions seulement rappeler en ces quelques pages combien est ancien et vénérable dans l'Eglise cet usage

de visiter les morts, de les fréquenter au lieu de leur sommeil, de vivre avec eux, en quelque sorte.

Ces immenses sépultures souterraines auxquelles on a donné le nom de catacombes ont été tellement fréquentées par les premiers chrétiens qu'on pourrait voir en elles le berceau du christianisme naissant à Rome. Leur histoire ne commence pas au temps des persécutions lorsqu'elles abritaient la communauté des fidèles et avec elle l'avenir de l'église(1). Dans plus d'un cas elles s'ouvraient librement sur des voies ou des places publiques, montrant assez par là qu'elles avaient été creusées dans des temps de paix et de tolérance. Assurément, elles durent dès l'origine être fréquentées par les chrétiens qui venaient, auprès des tombeaux des saints, puiser la force de mener la vie grande, divine, dont l'idéal venait de se révéler au monde. Ces pieux pèlerinages se continuèrent après les persécutions ; de toutes les parties du monde chrétien, on affluait vénérer les corps des martyrs et emporter au moins un peu de cette terre romaine que le plus pur sang du Christ avait inondée.

Mais c'est au temps des persécutions que les catacombes furent témoins des plus nobles et des plus émouvants spectacles. Ces longues et étroites galeries qui se prolongent à l'infini dans le roc de la campagne romaine, qui s'entrecroisent en tout sens, formant un dédale où il est impossible de se reconnaître, étaient merveilleusement disposées pour donner asile aux cérémonies du culte des martyrs.

Primitivement elles n'étaient que des sépultures : celles-ci consistaient en des niches creusées dans les murs, ou si l'on veut en des lits de pierre, qui se superposaient presque jusqu' au sommet de la galerie.

C'était là qu'on apportait les corps des martyrs après les terribles exécutions qui se succédaient sans trêve.

On les déposait triomphalement sur leur lit de pierre qui devenait pour tous un objet de vénération. On s'habitua peu à peu à venir célébrer les anniversaires funèbres, chanter des hymnes et lire les livres saints auprès des

(1) C'est du moins l'idée traditionnelle que l'on se faisait des catacombes. Aujourd'hui on incline à penser qu'elles n'auraient servi de refuge aux chrétiens que dans des cas particuliers, et non d'une façon générale.

tombeaux des martyrs. Dans certains cas, on construisit ou on creusa dans l'épaisseur de la galerie de petites chapelles qui servirent à la célébration des saints mystères. Parfois on retrouve au fond de l'absidiole qui les terminait la trace de l'autel ou le siège de l'évêque qui présidait la cérémonie. On peut penser que ces oratoires subirent des remaniements et des agrandissements à mesure que les persécutions se firent plus cruelles et que les chrétiens eurent moins de liberté pour leur culte. Il semble pourtant qu'ils aient été pour la plupart aménagés en vue du culte des martyrs plutôt que dans le but de servir de refuge aux persécutés. C'est dans ce silence et dans ces ténèbres des catacombes que se formaient ces âmes indomptables que rien ne pouvait plus abattre, ni les séductions, ni les tourments. Des femmes, des vierges, des enfants, vivaient en contact presque continu avec ces morts glorieux qui peuplaient la Rome souterraine. Autour d'eux, sur des tombes fermées d'hier, ils pouvaient lire des noms de femmes, d'enfants, comme eux, avec ce simple mot, qui était à lui seul un triomphe : MARTYR. Des prêtres, des évêques qui venaient de les bénir, des frères qui venaient avec eux de participer aux agapes, ils les voyaient rapporter, quelques heures ou quelques jours après, sanglants et déchirés, au milieu des chants graves et forts par lesquels l'Eglise exprime son allégresse et sa reconnaissance au prince des martyrs. Ce spectacle était à lui seul une invitation à l'héroïsme et une excitation à cueillir ces palmes tant désirées. "Heureuse notre Eglise ! s'écriait S. Cyprien, le Seigneur la protège et l'honore. Elle était jusqu'ici éclatante de blancheur par les bonnes œuvres de nos frères, il lui accorde la gloire d'être rougie du sang des martyrs : ni les lis, ni les roses ne manquent à sa couronne !"

Vivre dans la compagnie, et comme dans la familiarité des morts, n'était donc point, aux chrétiens de cet âge, une occasion de désespoir, ni même de tristesse. Tout leur était, au contraire, symbole de joie et gage d'espérance. Il semblait vraiment qu'il ne fût qu'endormi celui que l'on venait de déposer pieusement avec de l'encens et des chants sur le lit de son repos. Une simple dalle ou une petite cloison de briques le séparait seulement de ses parents et de ses amis pour qui sa mémoire restait vivante. On était alors si pénétré de cette grande pensée que la vie n'est

qu'un état passager et la terre un lieu d'exil, on attendait avec une foi si simple et une espérance si ardente la résurrection qui devait nous restituer à notre ancienne et véritable destinée, que l'on vivait en quelque sorte plus volontiers avec les morts qu'avec les vivants. On conservait leurs corps avec un soin pieux, on les entourait de parfums et de fleurs, on peignait des guirlandes et des festons pour encadrer leurs épitaphes où presque toujours l'idée de la résurrection était exprimée sous une forme joyeuse. On eût dit que ces chrétiens, si différents de ceux d'aujourd'hui, n'avaient qu'un désir, qu'une hâte, aller rejoindre ceux dont la mort avait déjà comblé les vœux. Une ancienne inscription funéraire du mont des Oliviers porte ce souhait d'un époux : "Courage, Domitilla, personne n'est immortel !" C'est ainsi qu'à cet âge de foi on se séparait sur un simple au-revoir où les larmes de l'amour et de l'espérance seules devaient couler. Et que l'on ne dise pas qu'à cette époque la vie n'avait point les attraits dont on a su depuis l'orner. Ce serait se tromper, assurément, et ce serait surtout témoigner d'un manque de goût regrettable. La civilisation romaine pouvait alors offrir à l'homme la satisfaction de tous ses désirs terrestres, les plus élevés comme les plus brutaux. Et même en ces derniers, puisqu'ils sont paraît-il les plus impérieux, elle avait su mettre un raffinement dont les procédés nous échappent. Tout ce que l'âme grecque avait inventé qui pût retenir l'homme et l'enchaîner à la terre, tout l'enchantement qu'elle avait répandu sur le chemin de la vie, Rome se l'était approprié, et, comme il arrive aux peuples jeunes et forts, l'avait poussé à l'excès. On ne peut s'empêcher d'admirer à quel point l'homme tout entier, dans son intelligence comme dans ses sens, dans ses aspirations les plus élevées, comme dans ses instincts les plus bas, était arrivé à remplir et même à saturer ses désirs.

Tout cela, les chrétiens le connaissaient ; la plupart avaient été élevés dans cette civilisation, plusieurs en avaient joui. Mais le jour où le Christ leur était apparu portant sa croix, incarnation d'une idée morale incomparable, leur esprit ni leur cœur n'avaient balancé. Cette vision avait créé en eux des besoins nouveaux que ni la philosophie grecque, ni les voluptés romaines ne pouvaient satisfaire : des besoins de souffrances, de mépris, ce besoin

enfin de mourir pour aller réaliser pleinement dans une autre vie l'idéal entrevu ici-bas dans la figure du Christ.

La vie chrétienne, depuis ces jours si lointains, s'est développée, s'est élargie ; elle est sortie des catacombes, elle est apparue à la lumière du jour ; les chrétiens sont aujourd'hui libres de pratiquer leur religion, de jouir de leur culte. Seulement, maintenant, ils aiment à vivre : leur espérance est dans le bonheur que donne la terre, elle est dans le plaisir qui est la fin et dans l'argent qui est la clef de tout. Ils ne semblent pas avoir hérité de l'unique amour des premiers chrétiens, l'amour de la mort, de leur unique espérance, l'espérance de la résurrection. Ils pensent encore à leurs morts et ils les visitent au lieu de leur repos, mais ces pensées les laissent très tristes et ces visites assombrissent leur âme. La mort est devenue pour eux une ennemie. C'est pourquoi j'ai voulu les amener auprès des tombeaux des premiers chrétiens et leur faire lire et méditer cette simple mais éloquente épitaphe :

Courage, mon ami, personne n'est immortel !



(Le château St-Ange, à Rome.)

A V I S

Désormais, le **Samedi** de chaque semaine, une **messe basse** sera dite en notre église du Rosaire, à l'intention de nos abonnés.

Fête de tous les Saints

Hymne.—A VÊPRES ET MATINES

Anonyme.—(IXème Siècle)

O Christ ! que ta bouche sourie
Aux mortels sortis de ta main !
Pour eux intercède Marie
A ton tribunal Souverain.

Saintes phalanges angéliques,
Que vos neuf chœurs brillants et purs
Détruisent nos fautes antiques,
Nos maux présents, nos maux futurs.

Apôtres, merveilleux prophètes,
Près de notre Juge irrité
De nos pleurs soyez interprètes,
Pour nous implorez sa pitié.

Empourprés dans votre martyre,
Confesseurs, de gloire éclatants,
Au ciel que votre voix attire
Ceux qui dans l'exil sont errants.

Troupe des âmes virginales,
Saints montés des déserts au Ciel,
Dans les enceintes triomphales
Donnez-nous un trône immortel.

A LAUDES

Source de la vie éternelle,
O Jésus ! secours tes enfants.
O Vierge tendre et maternelle,
Rends tes serviteurs triomphants.

Anges purs, aux chœurs innombrables,
Patriarches montés aux cieus,
Prophètes aux voix mémorables,
Brisez nos liens malheureux.

Précurseur du Christ, Jean-Baptiste,
Et vous, Pierre portier du ciel,
Apôtres du divin légiste,
Rompez les fers du criminel.

Martyrs aux palmes triomphales,
Prêtres saints, vénérés prélats,
Troupe des âmes virginales,
Rendez nos cœurs purs, ici-bas.

Princes de la Cour Souveraine,
Vous tous qui régniez dans les cieux,
Ecoutez nos âmes en peine,
Avec vous rendez nous heureux.

Les quatre petites heures

PRIME

Hymne.—(St Ambroise)

L'astre du jour déjà flamboie,
Prions le Seigneur, à grands cris :
Dieu, garde nous d'être la proie,
Aujourd'hui, de nos ennemis.

Mets un frein à notre parole,
Calme le bruit de ses combats
Qu'aucun objet vain ou frivole
Ne nous éblouisse ici-bas.

Garde, garde notre âme pure,
Plus de pusillanimité !
Dompte l'orgueil de la nature
Par l'austère sobriété.

Afin qu'après cette journée
Quand la nuit voilera les cieux.
Notre âme de grâces ornée
T'offre ses hymnes et ses vœux.

Gloire soit à Dieu notre Père,
Gloire soit au Fils incréé
Ainsi qu'à l'Esprit de lumière
Dans le temps et l'éternité.

TIERCE.

Hymne.—(St Ambroise)

Esprit Saint, tu n'es qu'une essence
Avec Dieu le Père et son Fils,
Viens maintenant par ta présence
Enrichir soudain nos esprits.

Que tout notre être te proclame :
Voix, langue, intelligence et cœur ;
Qu'en nous la charité s'enflamme,
Que tous brûlent de ton ardeur.

SEXE

Hymne.—(St Ambroise,)

Dieu puissant, vérité première,
Tu règles la terre et les cieux,
Tu vêts le matin de lumière,
Au plein jour tu donnes, ses yeux.

Eteins la flamme des querelles
Et l'ardeur de nos passions,
Affermis les âmes fidèles,
De la paix sème en nous les dons.

NONE

Hymne.—(St Ambroise)

Force et soutien de toutes choses,
O Dieu qui ne changes jamais,
De tous les âges tu disposes,
L'astre du jour suit tes décrets.

Donne-nous, au soir de la vie
Des reflets d'immortalité,
Pare notre course finie
Des fleurs de ton éternité.

Ecoutez-nous, Dieu de clémence,
Fils égal au Père, Esprit Saint,
Trinité dont la gloire immense
Brille dans les siècles sans fin.

Cette doxologie est la même pour Tierce et Sexte.

PRATO.



TRENTE JOURS SOUS LA TENTE

ITINÉRAIRE DE JÉRUSALEM A BAALBECK ET A DAMAS

La dernière étape en Phénicie

Ly a des appellations usitées communément, qui ne sont guère, pour employer la formule à la mode, que des "expressions géographiques": celle de *Phénicie* est dans ce cas, car elle a toujours exprimé une région plutôt qu'une contrée, une "zone d'influence" plutôt qu'un territoire strictement défini.

On désignait sous ce nom, la bande côtière de vallées basses, relativement humides et par conséquent fertiles, qui formaient la lisière occidentale de la Palestine et de la Syrie, bordure verdoyante qui côtoyait l'aridité pierreuse des monts palestiniens et syriens, resserrée entre la montagne et la grande mer: elle se prolongeait du Sud au Nord depuis Jaffa environ jusqu'à Tripoli de Syrie. La Séphéla, la plaine des Philistins, n'en était que le prolongement méridional, et aurait dû en faire partie, mais elle était depuis des temps reoulés devenue la possession d'une race énergique, militaire, de traditions et de culture plus avancées que les peuplades palestiniennes.

Etrangère par le sang aux peuples sémitiques de la région, cette race devait après avoir disputé aux Juifs, au au temps des Juges, l'hégémonie de la Terre Sainte, être pour Saül et David lui-même, un adversaire redoutable et difficile à subjuger.

La Phénicie, elle, habitée par une population étroitement apparentée par la langue, la civilisation, et les usages aux populations primitives de la Palestine devait avoir d'autres destinées.

Toute l'activité de ce peuple industriel et commerçant s'était tournée de bonne heure vers la mer à la poursuite des intérêts commerciaux dont sa situation géographique lui fournissait tous les moyens. Alors que les populations plus sédentaires et agricoles de la Séphéla n'avaient trouvé dans la Méditerranée qu'une barrière isolatrice, les Phéniciens, les premiers, surent faire de la "plai-

ne liquide" et du désert mouvant un des grands chemins du monde.

Dans l'antiquité, leur fortune, célébrée par les prophètes, (1) fut proverbiale ; leurs colonies s'éparpillèrent sur toutes les rives de la Méditerranée, jusqu'en Espagne et sur la côte de l'Afrique du Nord : — Carthage leur dû son origine, et ce génie tenace et mercantile qui fit sa puissance, rivale, un temps, de la puissance romaine naissante, et son éclatante infortune finale.

Ils franchirent les colonnes d'Hercule, visitèrent les côtes de la Cornouaille anglaise, cherchant partout les marchandises de toutes sortes et les métaux précieux ; devançant de vingt siècles Vasco de Gama, les premiers, dit-on, doublant le cap de Bonne-Espérance, ils réalisèrent l'œuvre, colossale pour l'époque, de la circumnavigation de l'immense île triangulaire qui est l'Afrique.

Un soleil rayonnant luit sur la petite bourgade proprette mais chétive qui a pris sur ce rocher la place de Tyr, l'orgueil de la Phénicie, comme pour mieux nous faire toucher du doigt la réalisation des menaces prophétiques qu'Ezéchiel proféra jadis contre l'opulente cité :

"J'en veux à toi Tyr, je fais monter contre toi des nations nombreuses comme la mer fait monter ses flots. Elles détruiront les remparts de Tyr, elles abattront ses tours, et j'en râclerai la poussière ; je ferai d'elle un rocher nu ; elle sera dans la mer un lieu où l'on étendra les filets ; décret du Seigneur Jéhovah (2) !"

Nous voilà de nouveau en selle pour Saïda (Sidon) ; nous pourrons voir de nos yeux ce que le temps, exécuteur des menaces divines, a fait de cet autre foyer de l'activité phénicienne, de cette sœur jumelle de Tyr, son associée dans l'œuvre de l'exploitation du monde, sa compagne de ruine et de déchéance.

C'est toujours la sérénité des beaux jours d'Orient, ciel d'azur, air limpide, brise de mer caressante, éblouissement de lumière profuse.

Nous venons de traverser le Léontès ; grossi par la fonte des neiges qui couvrent encore en larges striës les flancs des Monts de Syrie, il bruit comme un torrent en se

(1) Ez. ch. XXVI, XXVII-et XXVIII.

(2) Ezech. ch. XXVI v. 3-5.

précipitant vers la mer, sous l'arche du grand pont de pierre qui le franchit : il formait la limite septentrionale de la Palestine.

Ici, il s'appelle le Nahr-el-Khasimyieh : on aurait peine à y reconnaître le gros ruisseau doux et modeste qui s'écoule silencieusement sous le non de *Litâni* au fond de la verdoyante vallée de *Békaa*, entre les deux revers du Liban et de l'Hermon.

Nous avons laissé à main gauche les ruines informes d'un temple phénicien, reconnaissable à quelques colonnes carrées encore en position, — pour atteindre bientôt sur la droite, les restes d'une vaste nécropole, taillée en gradins, en face de la mer et dont les débris se déploient sur une longueur de huit cents mètres environ.

C'est une succession de niches funéraires, tantôt isolées, tantôt géminées, toutes depuis longtemps profanées, vides et béantes, et creusées côte à côte dans la paroi verticale du rocher.

A travers les restes incohérents qui en sont parvenus jusqu'à nous, nous retrouvons sans peine l'idée dominante du peuple phénicien ; leurs monuments, temples ou sépultures sont toujours orientés vers la mer : c'est le besoin des vastes horizons jusque par delà la tombe, un attachement qui doit survivre à la mort elle-même pour cette Méditerranée si bleue, si riante, si sereine ; la nourricière de la richesse et de la puissance nationales.

Voici Sarafand, la "Sarepta des Sidoniens," où Elie ressuscita le fils de la veuve (1). C'est un village sans apparence, bâti en déclivité sur la pente d'une colline qui fait face à la mer, à moins d'un mille de distance sur la droite.

Déjà Saïda nous apparait dans le lointain, entourée de vergers radieux qui lui font comme un mol oreiller de verdure fraîche, sur lequel elle repose calme et souriante.

Au fur et à mesure que nous nous approchons, le spectacle devient plus attrayant ; une douce senteur de citron, d'orange et de mandarine nous pénètre et nous embaume, et c'est dans une sensation de parfum oriental, de rêve des mille et une nuits que la triste réalité de cette ville, fétide comme toutes les villes d'Orient, vient soudain frapper nos

(1) V. 3 livre des Rois ch. xvii.

sens, et que notre caravane poudreuse fait son entrée peu solennelle dans les faubourgs de Saïda.

Saïda est sale comme toutes les bourgades orientales sans exception. Saïda est fanatique plus que tout autre que nous ayons rencontrée jusqu'à ce jour.

A peine sommes-nous descendus de cheval pour explorer la ville qu'une bande de gamins arabes vient nous donner la conduite, nous escortant partout avec des cris, des phrases sans suite, des gestes ridicules et grotesques; ce n'est pas l'amour du *backchiche*, c'est seulement l'idée de rire des "Frengi" et de s'entendre faire du bruit, qui les inspire et qui les pousse.

Nous les dédaignons de toute la hauteur de notre beau flegme occidental !

Comme Tyr, Sidon est bâtie sur un rocher, ou plutôt sur des rochers à fleur d'eau, et c'est une ceinture d'ilots qui ferme le port, assez vaste, mais creusé seulement pour des bâtiments de faible tonnage.

Peu de villes ont eu une histoire plus éprouvée, ont été visitées d'autant d'infortunes: ruinée sous la domination perse, et désormais déchuée de sa situation prépondérante, trois fois elle fut rasée par les musulmans au temps des croisades; dévastée plus tard par les Mongols, elle reconquit graduellement quelque importance au XVII^e siècle comme port de Damas, mais vit au bout d'un siècle s'évanouir ce regain de prospérité. Beyrouth l'a remplacée comme entrepôt maritime des échanges de toute la Syrie, et le voisinage et le développement récent de Caïffa, lui ôtent toute espérance de se relever par le commerce. Elle compte aujourd'hui environ douze mille habitants.

Il y a quarante ans lors des troubles de Syrie qui provoquèrent l'intervention armée du gouvernement français, elle fût le théâtre de hideux massacres, dus au fanatisme surexcité des Musulmans, qui dans la Syrie tout entière se livrèrent à tous les débordements de leur fureur sanguinaire, et massacrèrent près de quinze mille victimes chrétiennes, avec la complicité et sous le regard bienveillant des autorités turques.

Tous ces souvenirs, l'attitude fanatique de la population, manifeste à une foule d'indices, la saleté des rues et des demeures, le caractère misérable, malpropre et insolent des habitants laissent une impression défavorable.

De loin, dans sa ceinture de vergers, elle paraît poétique et séduisante, baignée dans les suaves parfums de ses orangers; apparences trompeuses ! Là où l'on s'attendait à trouver une bourgade coquette, on ne rencontre qu'une agglomération de taudis putrides, qui donne l'idée d'une tanière et d'un repaire.

FR. L. VAN-BECELAERE O. P.

(à suivre)

LES ARTISTES DOMINICAINES

LE conseil donné par le bienheureux Jean Domini-
ci aux religieuses du monastère du *Corpus Do-*
mini, à Venise, de s'adonner à la peinture, com-
me à *un moyen puissant d'élever les âmes et de*
développer les saintes pensées du cœur, avait
produit d'heureux fruits, non seulement en ce
monastère, mais encore dans beaucoup d'autres;
car, dès les premières années du XVI^e siècle, nous ren-
controns parmi nos religieuses dominicaines de nombreu-
ses artistes, non moins distinguées par leur talent que par
leurs vertus.

Vers l'an 1537, deux jeunes sœurs de la famille pa-
tricienne des Nelli se présentèrent au couvent de Sainte-
Catherine à Florence, fondé par Savonarole, et y revêti-
rent le saint habit, sous le nom, l'une de sœur Petronilla,
et l'autre de sœur Plautilla. Ces deux religieuses, dont
l'aînée n'avait pas seize ans, douées toutes deux d'une in-
telligence d'élite, furent appliquées dans le cloître aux oc-
cupations les plus propres à développer les heureuses dis-
positions qu'elles avaient reçues du ciel. Sœur Petronilla,
déjà exercée aux travaux littéraires avant son entrée en re-
ligion, fut chargée d'écrire la vie de Savonarole, dont la
mémoire était en grande vénération dans le monastère; el-
le nous a laissé un précieux manuscrit, dans lequel ont
puisé plus tard tous ceux qui ont eu à traiter le même su-
jet.

Sœur Plautilla, de son côté, s'adonna entièrement à
la peinture. Aidée des conseils de Fra Paolino et des des-
sins que Fra Bartolomæo avait légués à celui-ci, et dont

elle hérita plus tard elle-même, elle ne tarda point à faire en cet art de merveilleux progrès. Cependant, comme le dit très-bien le Père Marchèse, l'éducation artistique de sœur Plautilla dut être fort difficile; car, dans son monastère, où les prescriptions claustrales étaient observées dans toute leur rigueur, nulle étude sérieuse n'était possible, ni sur la nature morte, ni sur la nature vivante, ni sur les modèles réputés classiques; et de plus la jeune artiste se trouvait encore naturellement privée de ces connaissances indispensables que l'on ne peut acquérir que dans le commerce des grands maîtres, en présence de leurs chefs-d'œuvre. Tout ce qu'elle pouvait faire, pour suppléer à ces lacunes, c'était de s'aider de gravures et de dessins importés du dehors, ou mieux encore de se borner à la miniature ou à de petites compositions plus simples, ne demandant pas autant de science, ni une si grande habileté dans l'art. Mais sœur Plautilla se sentait des ailes et voulait voler plus haut; à l'exemple des grands maîtres, elle ambitionnait de peindre sur de vastes toiles de grandes compositions peuplées de nombreux personnages; et, en effet, c'est à des travaux de ce genre qu'elle employa préférentiellement son temps et son talent. Aussi, dans ce cas, pour remédier autant que possible à l'absence de modèles dont elle sentait vivement le besoin, avait-elle recours à une invention ingénieuse et peut-être unique dans l'histoire de l'art.

Elle faisait poser devant elle les moins timides de ses compagnes, les affublait, selon le besoin, de vêtements de l'autre sexe et de barbes plus ou moins touffues pour les élever à la hauteur du rôle masculin; et, grâce à ce stratagème, l'artiste parvenait à vaincre les obstacles qu'opposaient à ses pinceaux les prescriptions claustrales. On raconte même qu'un jour sœur Plautilla, ayant à peindre le Christ sur la croix, crut nécessaire pour la vérité de son tableau de s'aider, comme modèle, du cadavre d'une sœur défunte, et que, pour cette raison, les religieuses disaient en riant que la *madre Plautilla* n'avait point peint *Christo*, mais *Christa*.

Les tableaux de sœur Plautilla sont très-nombreux; parmi les meilleurs, on peut citer: *Une descente de Croix*, aujourd'hui à l'Académie de Florence; une vaste toile représentant *Marie et l'enfant Jésus et plusieurs Saints à leurs*

pieds dans l'église de Sainte-Lucie à Pistoie; une *Adoration des mages*, dont Vasari parle avec beaucoup d'éloges, mais malheureusement ce tableau a disparu. Dans toutes ces compositions les têtes de femmes sont infiniment supérieures à celles d'hommes, par la vérité et la beauté de l'expression ; mais cela n'étonne plus quand on sait où l'artiste prenait ses modèles.

On voit cependant encore aujourd'hui dans l'ancien réfectoire de Santa Maria Novella, une *Cène* de la main de sœur Plautilla, dans laquelle les têtes des Apôtres, tous de grandeur naturelle, ont vraiment de la vérité, de la force et de la vigueur. Il est à croire que, pour cette vaste composition, notre artiste usa des dessins de Fra Bartolomæo plus encore que du concours de ses compagnes ; d'ailleurs, il lui eût été tout à fait impossible de trouver sur ces visages, où reluisaient si bien la pureté et la sainteté des âmes, ce type de noirceur et de bassesse que rappelle le nom de Judas.

Cette grande artiste, malgré ses travaux, n'en était pas moins un modèle de vertu dans ce couvent de stricte observance, et, plus d'une fois, elle dut se résoudre à accepter la charge de supérieure, que lui conférait le choix unanime de ses compagnes. Elle mourut en 1588, aimée et vénérée de toutes les religieuses, et laissant après elle, pour perpétuer les arts dans le monastère, quelques bonnes élèves, entre autres, sœur Prudenza Cambi, sœur Agata Traballesi, sœur Maria Ruggeri, sœur Veronica, etc., lesquelles marchèrent dignement sur les traces de leur sainte et savante maîtresse, et, comme elle, firent honneur au couvent de Sainte-Catherine.

A ces noms, on peut joindre ceux de sœur Félice Lupechini et de sœur Angiola Minerbetti, toutes deux excellentes miniaturistes du même monastère.

Dans ce même couvent, à côté des peintres et des miniaturistes que nous venons de citer, il en était d'autres dont le pieux talent s'exerçait à modeler en terre cuite des saints, des madones et autres sujets de dévotion ; sœur Dionisia Nicolini et sœur Angelina Razzi s'étaient acquis dans cette branche de l'art une grande réputation ; leurs gracieuses statuettes étaient recherchées avec avidité pour l'ornement des autels et des sanctuaires, et il n'y a pas bien longtemps encore que l'on portait chaque année en proces-

sion, à Florence, une Madone avec l'enfant Jésus, de la main de sœur Angelina.

Les religieuses du monastère de Saint-Vincent à Prato alors gouvernées par sainte Catherine de Ricci, et, comme leur supérieure, toutes dévouées à la mémoire de Savonarole, s'appliquaient avec d'autant plus de zèle à la culture des arts, que c'était par les conseils de ce grand homme, et pour ainsi dire sous ses auspices, que la peinture et la miniature s'étaient introduites dans leur monastère et y avaient été mêlées aux exercices de la piété. Leur occupation favorite était de peindre de petits anges, que tout le monde se disputait en Italie, tant à cause de leur beauté que pour la sainteté du lieu où ils étaient éclos.

Pendant que sœur Plautilla remplissait le couvent de Sainte-Catherine de ses œuvres, et que sainte Catherine de Ricci édifiait le sien par ses vertus, deux autres religieuses, sœur Lorenza Strozzi et sœur Fiametta Frescobaldi, excitaient, la première par ses œuvres poétiques, la seconde par ses travaux historiques, l'admiration de leur siècle, en sorte qu'aucune gloire n'était étrangère à tous ces monastères qu'animaient toujours l'esprit du grand Savonarole.

Dans les autres couvents de l'Ordre, l'art n'était pas moins en honneur que dans ceux que nous venons de nommer : nous voyons, en effet, que les religieuses du couvent de Santo Jacomo di Ripoli à Florence, lesquelles avaient, dès le XV^e siècle, établi dans leur cloître une imprimerie dont elles fondaient elles-mêmes les caractères, se distinguèrent aussi dans la peinture et surtout dans la miniature.

Les annales de ce couvent nous ont conservé le nom de sœur Angelica, qui orna de sa main un collectaire de Santa Maria Novella, et les noms de sœur Angela de Ruccellai et sœur Lucrezia Panciatici, dont les œuvres ont été dispersées dans les tourmentes révolutionnaires.

Le monastère de Saint-Dominique, à Lucques, nous offre sœur Arelia Fiorentini, digne émule des vertus et du talent de sœur Plautilla. Cette religieuse, née à Lucques, en 1595, d'une des meilleures familles de cette ville, avait reçu au baptême le nom d'Isabella. Son père, docteur distingué, fier de la beauté et de l'intelligence de sa fille, rêvait pour elle un riche mariage, et, par suite, une position honorable dans le monde ; mais Isabella, pleine de

mépris pour les vanités et les plaisirs du siècle, avait tourné ses regards plus haut, et déjà, dans le fond de son cœur, elle avait juré de n'avoir pas d'autre époux que Jésus lui-même. Le père, soupçonnant cette résolution et ne désirant nullement que sa fille se fit religieuse, crut pouvoir la distraire de ce projet en lui faisant enseigner le dessin et la peinture. Isabella se prêta non-seulement de bonne grâce à cette étude, mais encore s'y appliqua si bien qu'en peu de temps elle y fit de merveilleux progrès ; toutefois sa résolution de se consacrer à Dieu n'en souffrit nullement ; au contraire, elle n'en devint que plus ferme et plus puissante. Le docteur, frustré dans ses espérances paternelles, et craignant, d'ailleurs, de s'opposer à la volonté de Dieu, donna enfin son consentement, et Isabella entra dans le couvent de Saint-Dominique, en sa ville natale. Là Isabella, devenue sœur Aurelia, acheva de se perfectionner dans la peinture, sous la direction de sœur Constanza Micheli, qui, depuis quelque temps, avait importé la pratique de cet art parmi les religieuses du monastère.

À l'ombre du cloître, sœur Aurélia exécuta un grand nombre de tableaux dont plusieurs existent encore ; mais le meilleur de tous est celui dont elle orna la chapelle de sa famille à Santo Lazzaro di Camaiaré. Ce tableau représente la Vierge et l'Enfant Jésus présentant à sainte Catherine l'anneau nuptial, en présence de saint Maurice, saint Vincent, sainte Lucie, saint Lazare et saint Charles.

On ignore en quelle année mourut sœur Aurelia Fiorentini.

Les annales du couvent de Lucques citent encore les noms de sœur Brigitta Franciotti, de sœur Agnese Castucci, de sœur Euphrosina Burlamacchi, toutes très habiles dans la miniature ou dans l'art de modeler de pieuses figurines en terre cuite ; mais elles parlent surtout avec éloge de sœur Bernardina Ruschi, artiste de mérite et dont la mort, selon le Nécrologue, fut une perte immense pour le monastère.

Il y aurait sans doute encore beaucoup d'autres noms à citer, car le XVII^e et le XVIII^e siècle ont fourni aussi, chacun, leur contingent à la liste, déjà nombreuse, de nos religieuses artistes ; mais je passe par-dessus ces deux siècles pour arriver plus promptement à sœur Anna Vit-

toria Dolora, l'une des plus belles figures de la grande famille dominicaine dans les temps modernes.

Anna Vittoria Dolora appartenait au monastère de Santa Maddalena sur le mont Quirinal, à Rome, quand les tourmentes révolutionnaires du commencement de ce siècle, enlevèrent aux religieuses de ce couvent tous leurs moyens de subsistance, toutefois en respectant leur asile. En ces circonstances critiques, sœur Anna devint l'ange tutélaire de ses compagnes, et sut les arracher au découragement et à la famine, en déployant à leur service les divers talents qu'elle avait reçus du ciel.

Artiste aussi féconde qu'habile, pendant de nombreuses années, elle passa ses jours et ses nuits, sans crainte d'user ses forces, à peindre de jolis petits tableaux dont le prix de vente servait à acheter le pain quotidien, et tout ce dont le monastère pouvait avoir besoin ; si parfois elle quittait le pinceau, ce n'était que pour saisir un instrument de musique et relever le courage de ses compagnes par des chants improvisés, pleins d'allégresse et d'espérance.

Au milieu de tous ces soins et de toutes ces diverses occupations, sœur Anna trouva cependant le temps d'épancher son âme indignée des méfaits de son temps, et de pleurer les malheurs de sa patrie dans un poème célèbre, qui lui mérita plus tard le titre de membre d'honneur de la fameuse Académie des Arcades, sous le nom de *Florinda Carisia*.

Pie VII, à qui le talent et les vertus de sœur Anna étaient bien connues, à son retour à Rome, se plut à lui donner des marques publiques de son estime, en allant plus d'une fois la visiter dans sa petite cellule du mont Quirinal, et même il confia à son habile pinceau l'honneur de conserver ses augustes traits à la postérité. Léon XII lui donna plus tard les mêmes témoignages d'estime et de confiance. Enfin, l'an 1827, après soixante-trois années d'une vie irréprochable et pleine de bonnes œuvres, cette illustre religieuse, sur le front de qui brille la triple auréole de la sainteté, de la poésie et de l'art, s'endormit dans le Seigneur, pleurée de ses religieuses, qui la vénéraient comme un ange du ciel, et de Rome dont elle était l'ornement par ses vertus et ses talents.

Plaise au ciel de nous donner encore d'autres Anna Vittoria Dolora !

NOTES ET DOCUMENTS ⁽¹⁾

Pour servir à l'histoire de l'Ordre des Frères Prêcheurs
dans les îles Philippines

(ANNÉES 1898, 1899 ET 1900)

(Suite)

- I. *La crise politico-religieuse des îles Philippines à l'heure actuelle.*—II. *Statistique sommaire du personnel et des œuvres de la Province dominicaine des Philippines vers la fin de l'année 1897.*—III. *Destruction de la flotte espagnole par l'escadre américaine. Etablissement du Gouvernement de l'Indépendance des Philippines. Arrestation d'un grand nombre de religieux espagnols. Leur transfert à Cavite (1 mai - 12 juin 1898).*—IV. *Séjour des religieux prisonniers à Cavite (9 juin - 18 juillet 1898).*—V. *Transfert des religieux prisonniers de Cavite à Bulacan. Indigne traitement qui leur est infligé. Séjour à Bulacan (19 juillet 1898 - 10 février 1899). Visites des aumôniers catholiques de la flotte américaine aux religieux prisonniers.*

IV. *Séjour à Cavite des religieux prisonniers du gouvernement révolutionnaire Philippin (9 juin-18 juillet 1898).*—Les religieux, faits prisonniers par ordre d'Aguiñaldo, appartenaient aux différents Ordres de S. Augustin, de S. Dominique et de S. François. Ils dépassèrent bientôt la centaine.

Tous remplissaient le ministère paroissial dans les provinces de Bataan, de Cavite, de Laguena, de Bulacan, de Morong, de la Nueva-Ecija, de Pampanga, de Tarlac, de Pangasinan et de Cagayan.

Le 8 juin, arrive l'un des premiers à Cavite le P. Ulpiano Herrero, curé de Oriong, âgé de 35 ans et son compagnon le P. Julien Misol âgé de 31 ans, exerçant également le saint ministère dans la même localité. C'est au P. Ulpiano Herrero, que nous devons la connaissance de la

(1) Reproduit des *Analecta* S. O. P.

plupart des faits, rapportés dans ce travail. Le journal de sa captivité, tenu exactement au jour le jour, et publié récemment à Manille, nous a fourni de nombreux et intéressants détails.

Le 12 juin, sont introduits dans la prison de Cavite le P. Saturnino Gomez, curé de Calamba, âgé de 36 ans et son compagnon, le Frère Convers Felipe Dominguez, âgé de 60 ans. Ils étaient arrivés à Cavite en même temps que le juge de paix de Calamba D. Juan Hernandez, quelques officiers de l'armée et 225 soldats espagnols, faits prisonniers à Calamba.

La nourriture des religieux, prisonniers à Cavite, consistait, le matin, en une tasse de café avec un petit pain. Deux fois par jour on leur servait une portion de riz, cuit à l'eau, avec des os ou de la graisse de bœuf et une once de viande. On leur donnait, pour boisson, de l'eau après le repas dans les ustensiles qui avaient servi à leur réfection. Cette eau servie de la sorte, était tellement nauséabonde que plusieurs avaient de la peine à y tremper leurs lèvres. Ils obtinrent à la fin qu'un enfant, deux fois par jour, leur apportât de l'eau dans un vase de terre qu'il leur faisait passer par la fenêtre de leur prison.

Si quelqu'un d'entre eux tombait malade, il était presque impossible de lui procurer un supplément de nourriture pour réparer ses forces. Le P. Vicente Fernandez étant devenu assez gravement malade pendant son séjour dans la prison de Cavite, on ne put se procurer aucun remède pour le soulager. Grâce à un chef insurgé plus humain, Vito Belarmino, on parvint à introduire dans la prison un médecin ; ce dernier fit une visite à son malade ; mais il n'osa pas revenir une seconde fois, tant était grande la terreur qu'inspiraient les rebelles, et dangereuse la sympathie qu'on pouvait montrer à leurs victimes.

Le caractère, essentiellement maçonnique de la révolution qui venait d'éclater, interdisait aux geôliers de laisser la moindre liberté à leurs prisonniers pour satisfaire au devoirs de leur état religieux. Les Pères, tant qu'ils furent au pouvoir du Gouvernement de l'Indépendance, ne purent ni célébrer, ni même entendre la sainte Messe. Durant tout le temps de leur captivité, il durent se contenter de réciter leur bréviaire, les prières du Rosaire et de va-

quer en commun à la méditation que prescrivent nos lois dominicaines.

Le 26 juin, les religieux reçoivent la visite du consul allemand, M. Henri Spitz. Aguinaldo, craignait tout contact de ses prisonniers espagnols avec les étrangers, pouvant éclairer ces derniers sur le véritable état de la situation ; il fit donc accompagner le consul allemand par deux de ses officiers, qui devaient assister aux entretiens des prisonniers avec leur visiteur. Dans ces conditions toute conversation devenait impossible, et M. Spitz ne put témoigner sa sympathie aux détenus qu'en leur laissant quelque argent pour subvenir à leurs besoins. Peu de jours après, le 1 juillet, un vapeur, portant pavillon allemand, arrivait à Cavite. Pendant quelques instants nos malheureux prisonniers crurent que l'Allemagne songeait à leur délivrance ; mais leur illusion fut de courte durée, car le vaisseau quitta le port, sans que jamais depuis nos religieux connussent le motif de sa visite dans ces parages.

Trois jours plus tard, le 29 juin, on recevait au *Parque* la visite de plusieurs officiers de la marine américaine. Grand fut leur étonnement en voyant des prêtres catholiques, prisonniers des Philippins, et traités si indignement. Ils restèrent particulièrement stupéfaits du régime alimentaire, si misérable, auquel étaient soumis les religieux espagnols. Dans notre pays, firent-ils remarquer, nous n'avons jamais vu emprisonner un prêtre ou un ministre protestant.

Le surlendemain, 1 juillet, un chapelain catholique de l'armée américaine, M. Mac-Kinon, vint lui aussi rendre visite aux religieux prisonniers. Cherchant un point de contact pour entrer en relation avec eux, il déclara tout d'abord qu'appartenant au clergé de San Francisco il avait été élevé par l'Archevêque dominicain de cette ville, Mgr. Alemany. Dans le cours de la conversation, il fit part aux Pères des bruits qui couraient sur eux parmi les Américains et les Philippins et auxquels il semblait lui-même prêter créance. Les *Frailes* et l'Archevêque de Manille n'étaient-ils pas l'âme de la résistance contre le nouveau régime qui s'imposait ? C'était eux, qui trouvaient encore moyen de défendre les tranchées, de retarder la reddition de la place. C'était par suite de leur influence dans la ville qu'on mettait à mort les indigènes qui entraient dans

Manille. Chose triste à avouer, ajoute le P. Ulpiano, plus d'un espagnol aidait à répandre ces bruits, et à animer contre nous le mauvais vouloir des indigènes et des américains. Un des religieux dominicains, qui possédait assez bien la langue anglaise, le P. Francisco Garcia, s'efforça de faire comprendre au chapelain de l'armée américaine, que tout ce qui se disait contre l'Archevêque et les corporations religieuses n'était inspiré qu'en vue de servir les intérêts révolutionnaires ; que l'envie et la calomnie exploitaient indignement la crédulité populaire ; et que les curés, appartenant aux Ordres religieux, n'étaient si violemment attaqués que pour s'être toujours opposés aux menées de la franc-maçonnerie parmi les populations indigènes des Philippines. "Pour éviter les reproches, qui nous sont aujourd'hui adressés de toute part, ajouta en terminant le P. Garcia, nous aurions dû, contrairement à tous les enseignements de l'Eglise, permettre au milieu des populations, qui nous étaient confiées, la libre propagande des mauvaises doctrines, le libre établissement des conspirations secrètes contre le pouvoir légitime du gouvernement espagnol, alors établi dans la colonie ; il aurait fallu nous tenir strictement à l'exercice matériel de notre ministère paroissial, sans jamais nous immiscer dans aucun acte de la vie publique et civile du pays, contrairement à ce que l'Espagne avait le droit d'attendre de nous ; et cela pour faciliter l'œuvre secrète de la Révolution anti-chrétienne qui travaillait si activement à la ruine religieuse et morale du pays. Nous ne pouvions cependant agir de la sorte. Ni notre devoir comme curés, ni notre dignité de prêtres, ni notre qualité de sujets fidèles de la couronne d'Espagne, ni notre honneur d'espagnols ne nous permettaient de tenir une telle conduite. Vous avez maintenant le secret des animosités, dont vous nous voyez l'objet. Croyez bien que la masse du peuple Philippin ne confesse point à notre égard les sentiments de haine, dont sont inspirés ceux qui en ces derniers temps se sont faits ses excitateurs et ses guides".

Le 4 juillet, nouvelle visite de M. Mac-Kinon, cette fois accompagné d'un autre prêtre catholique américain, M. Reaney, aumônier de la frégate cuirassée *Olimpia*. Ce dernier, doué d'une nature expansive et affable, se mit tout de suite en communication avec chacun des prisonniers.

Avec le P. Garcia il parlait anglais ; avec les autres religieux il faisait usage de la langue latine. Trompé, lui aussi, par la campagne menée dans les journaux américains contre le clergé espagnol des îles Philippines, il arrivait rempli de préjugés sur ce point ; mais bientôt la situation lui apparut sous son véritable aspect. Indigné du traitement, auquel étaient soumis les prisonniers, il promit de s'interposer sans retard auprès de l'amiral Dewey pour que les Pères fussent rendus à la liberté, ou pour le moins transportés à l'arsenal américain de Hong-Kong, où ils recevraient de ses compatriotes un traitement convenable. On se sépara sur ces promesses, et un instant les religieux espagnols crurent avoir rencontré dans M. Reaney l'ange libérateur qui allait faire cesser leur captivité.

Dix jours après, le 14 juillet, M. Reaney revenait trouver les Pères dans leur prison. Ce bon prêtre n'était point resté inactif et il se croyait sur le point d'obtenir la délivrance des religieux espagnols. Il avait traité l'affaire avec les autorités américaines, qui consentaient au transfert des prisonniers à Hong-Kong, si toutefois ces derniers étaient à même de payer leur passage sur un navire en partance pour la Chine. Les Religieux déclarèrent qu'ils avaient une traite payable sur Hong-Kong, et que d'ailleurs ils trouveraient moyen d'indemniser le gouvernement de tous les frais occasionnés par leur transfert. Par l'intermédiaire des autorités américaines M. Reaney s'était également adressé à Aguinaldo. Il avait rendu visite au dictateur et avait sollicité la délivrance des religieux. Aguinaldo avait répondu en donnant à M. Reaney une lettre pour le général de l'armée rebelle, Emiliano Riego de Dios, commandant la place de Cavite. La lettre d'Aguinaldo était écrite en langue *tagalo*, idiome des indigènes du pays. M. Reaney, avant de la remettre à son destinataire, voulut en connaître le contenu. Il vint trouver les religieux prisonniers et leur demanda de lui en faire la traduction. La missive était conçue en ces termes. —
" Très estimé collègue. Le porteur de la présente est le
" chapelain de la frégate américaine, l'*Olimpia*, qui est
" venu pour visiter les *fratres*, tombés en notre pouvoir.
" Je l'autorise pour cette fois à leur rendre visite. Néan-
" moins il faudra le faire accompagner par un de vos offi-
" ciers, par un homme de confiance, qui pourra compren-

“ dre tout ce qu’il dira aux prisonniers .S’il veut leur rendre visite une seconde fois, exigez qu’il m’en demande de nouveau la permission et s’il veut s’occuper des *frais*, ne le laissez pas agir sans avoir consulté au préalable le gouvernement du Président”. Cette lettre avait été remise au prêtre américain par Aguinaldo lui-même, qui s’était servi en cette occasion des paroles les plus mielleuses pour tromper davantage son interlocuteur. M. Reaney, en voyant combien il avait été joué par Aguinaldo, perdit bientôt tout espoir de nous venir en aide, ajoute le P. Ulpiano. Il nous fit passer quelque argent ; et nous offrit une somme plus considérable, que nous ne voulûmes pas accepter, de peur de nous la voir voler par nos gèôliers. Il nous transmit encore les nouvelles qu’il avait reçues de nos Pères de Manille, avec lesquels il était en relation. Ceux-ci nous faisaient savoir par son intermédiaire qu’ils travaillaient sans relâche pour obtenir notre mise en liberté.

Quant à M. Mac-Kinon, il avait pris congé de nous, déclarant qu’il ne pouvait supporter plus longtemps le spectacle d’un si grand nombre de prêtres, servant de jouet à la foule des indigènes, trop heureuse de contempler l’état humiliant où nous étions réduits.

Comme le nombre des prisonniers allait toujours en augmentant, il arriva un moment où le *Parque* ne put tous les contenir ; il fut alors décidé que la maison du Curé leur servirait de prison. Ce changement de local eut lieu le 15 juillet. Quelle ne fut pas la douleur des religieux, quand, arrivés dans leur nouvelle demeure, ils purent contempler le spectacle lamentable qui s’offrait à leurs yeux. L’église de Cavite avait été profanée; les autels avaient été détruits; les statues des saints gisaient à terre décapitées; le pavé de l’église était brisé et réduit en mille morceaux. La maison du curé était démantelée et transformée en un lieu immonde. Les livres et registres d’administration étaient en partie dispersés sur le sol à travers les rues; quelques autres avaient été utilisés par les marchands de comestibles pour servir d’enveloppe aux objets de la vente journalière. Partout on voyait sur la main du gouvernement *KatipunESCO* avait passé sur ces ruines; une horde de bandits n’aurait pas occasionné de semblables dégâts. Après avoir pris quelque nourriture, les malheureux prisonniers se mi-

rent à l'œuvre pour débarrasser le local, qui leur était assigné comme prison, des ordures de tout genre qui l'encombraient.

Cependant à Cavite même, principal foyer de la Révolution, il ne manquait pas de bons Philippins, qui, trompant la vigilance des sbires préposés à la garde des religieux, trouvèrent moyen de témoigner à ces derniers leur charité et leur respect: ils leur faisaient passer par l'œil de bœuf, qui servait de fenêtre à la prison, des fruits de platane, de petits poissons, des œufs, quelque peu de monnaie, des boîtes de cigarillos.

Une femme, appartenant à une des meilleures familles de Bacoor, venait fréquemment à Cavite pour subvenir aux nécessités de son curé et des autres prisonniers. Afin de ne pas être reconnue, elle se déguisait en vendeuse de fruits. Les premiers jours qu'elle se présenta au Parque où étaient les prisonniers, les sentinelles la laissèrent pénétrer. Plus tard ils ne lui permirent plus d'entrer, et lui déclarèrent que, si elle voulait vendre, elle le devait faire par la fenêtre. Comme elle était de race indienne, elle avait plus facilement raison de ses compatriotes; quelques fruits de platane habilement distribués et quelques bonnes paroles finissaient presque toujours par lui obtenir la permission d'entrer. C'était merveille de voir comme elle simulait bien la vendeuse du bas peuple, afin de pouvoir par ce moyen apporter aux prisonniers quelque régal, du pain, des œufs, un poulet cuit, du savon, des cigarillos. Le P. Mariano Asensio, religieux franciscain, curé de Bacoor, était chargé de l'achat. Les sentinelles assistaient presque toujours à la vente. La femme présentait sa marchandise, qu'elle mettait à un prix très élevé; puis elle encourageait le Père à lui acheter.

—“Il ne faut pas que Votre Grâce, disait-elle au P. Mariano, s'étonne de ce que ma marchandise est un peu chère; depuis le commencement de la guerre le commerce avec Manille ne va plus. Enfin, je vais baisser les prix, parce que je vois bien qu'en ce moment vous êtes pauvre”.

—“Allons ! reprenait le Père, ayez un peu compassion de nous; en ce moment nos finances, vous le comprenez bien, sont en mauvais état”.

—“Oui, sans doute, je comprends vos raisons: mais

“ moi je gagne ma vie en vendant ainsi. Ce que Votre Grâce va me donner ne m'enrichira pas beaucoup ! Voyons ! Faisons le compte de ce que vous m'achetez. Donc, c'est convenu : deux petits pains pour un réal ; les œufs, un réal ; le poulet une peseta ; les platanes huit cuartos ; total : quatre réals”.

— “C'est bien, reprenait le curé, tenez, voilà un peso : rendez-moi la monnaie”.

— “Ah ! Quel malheur ! s'écriait la vendeuse. Je n'ai pas de monnaie pour vous rendre. Eh Bien ! je passerai demain matin et Votre Grâce me paiera le tout. Reprenez le peso”.

Le Curé reprenait le peso avec la marchandise, et parmi les choses vendues il apercevait un second peso que la vendeuse avait trouvé moyen, au dernier moment, de glisser au milieu de ses victuailles.

V. *Transfert des religieux prisonniers de Cavite à Bulacan. Indigne traitement qui leur est infligé. Séjour à Bulacan (19 juillet 1898-10 février 1899).*—Le 19 juillet, vers les trois heures du matin, nos prisonniers sont réveillés en sursaut par les soldats préposés à leur garde. Ordre leur est donné de se tenir prêts pour quitter la ville au premier signal. Une heure ne s'était pas écoulée, qu'il leur fallait se rendre à bord du *Bulusan*, navire, qui, tombé au pouvoir des insurgés, mouillait dans les eaux de Cavite. On ne laissa même pas aux religieux le temps de rentrer en possession des vêtements qu'ils avaient donnés à laver, ni de prendre aucune nourriture ; il durent s'embarquer à jeun et restèrent privés de leur modeste bagage, dont l'absence se fit pour eux dans la suite cruellement sentir.

Sur le navire, les prisonniers espagnols étaient plus de six cents. Outre les vingt-et-un religieux, on y voyait le général espagnol Garcia Pena et son état-major, un grand nombre d'officiers, des employés civils, parmi lesquels le senor Guervo, gouverneur de Bulacan, des marins, et environ cinq cents chasseurs de l'armée régulière espagnole. Pour garder tout ce monde, il n'y avait sur le vaisseau que le général philippin Torres, avec six soldats en armes. Les soldats espagnols ne tardèrent pas à comprendre combien était favorable à leur délivrance une pareille situation. Sans effusion de sang, rien de plus facile

que de s'emparer du capitaine, qui commandait le vaisseau, du général Torres et de ses hommes, de les désarmer et de les réduire à l'impuissance. On avait à bord des marins et des machinistes espagnols, tout prêts à prendre la direction du navire et à le conduire sans coup férir dans les eaux du Pasig, pour le faire entrer ensuite dans le port de Manille. Ce coup de main semblait d'autant plus indiqué que le navire, en traversant la baie de Manille pour se rendre de Cavite à Bulacan, passait devant le port de Manille. Tout avait donc été convenu pour une évasion, et les soldats et marins espagnols se tenaient prêts, n'attendant pour mettre à exécution ce projet que le signal de leur chef. Il avait été convenu que le général Pena lèverait la main ; et qu'à ce signe les six cents espagnols se précipiteraient sur les dix insurgés, qui étaient à bord, pour les désarmer. Chose incroyable ! le signal ne fut pas donné et la discipline militaire, en cette circonstance bien mal comprise, paralysa officiers et soldats. La responsabilité de ce fait, resté inexplicable, doit peser tout entière sur le Général Pena et le Gouverneur civil Senor Guervo qu'on vit tenir ensemble une longue conférence sur le projet d'évasion. Leur conversation ne devait pourtant aboutir qu'à prolonger les souffrances de la captivité de six cents espagnols par suite d'une trahison, ou d'une couardise sans exemple.

(A suivre.)

DOMINICIANA

Commençons par nos deuils.

Des circonstances particulières ont hâté la publication de nos deux numéros de septembre et d'octobre et ne nous ont pas permis de payer comme nous l'aurions voulu un tribut de respectueuse reconnaissance à plusieurs personnes que Dieu a rappelées à lui dans ce dernier trimestre et qui ont, à des titres différents, bien mérité de notre famille religieuse.

Le vingt-six août dernier Mme Veuve Horace Saint-Germain, née Aurélie Tétu, frappée soudain, s'éteignait pieusement après avoir reçu en pleine connaissance toutes les consolations de la Sainte Eglise, dans la soixante

treizième année de son âge et la dix-neuvième de sa profession dans le Tiers Ordre. La Fraternité de St-Hyacinthe a perdu en elle l'une de ses plus anciennes et de ses plus ferventes tertiaires, qui a été sa Prieure depuis plus de treize ans.

Mme Saint-Germain menait depuis longtemps une vie de retraite que son âge, ses infirmités et ses deuils lui avaient rendu chère autant que nécessaire. Mais elle s'intéressait encore à toutes les oeuvres qui ont si longtemps bénéficié de son dévouement actif et intelligent. Par reconnaissance pour les services rendus et par sympathie pour la Fraternité du Tiers Ordre, tous les religieux du couvent ont tenu à assister aux funérailles.

Le mois de septembre a vu partir deux de nos anciens et plus fidèles amis, M. le Chanoine Chs St-George, curé de St-Athanase et M. le Chanoine J. A. Gravel, Vicaire Général de Mgr de St-Hyacinthe et curé de Beloeil.

Nous venons trop tard pour donner des détails qui intéressent les lecteurs. Les journaux quotidiens ont déjà rendu hommage à ces prêtres distingués dont la mort a causé de profonds et universels regrets dans tout le diocèse de St-Hyacinthe.

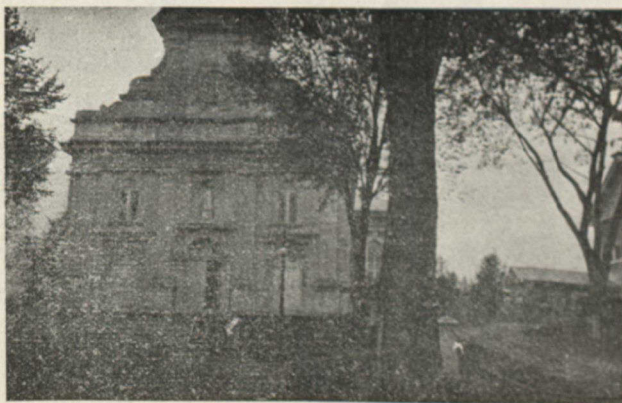
Ce deuil nous atteint plus particulièrement. M. le Chanoine St-George a été pour nous un ami des premiers jours ; depuis plus de vingt-cinq ans il n'a jamais manqué une occasion de nous témoigner son estime et sa sympathie. Il y avait bien de sa part parfois un certain mérite pour ne pas dire un certain courage. Il était convaincu que les religieux ont leur raison d'être dans l'Eglise, il ne craignait pas de le dire, même quand il était seul de son avis. Il tenait à prouver que les Frères Prêcheurs peuvent faire quelque fruit au milieu de nos populations, et leur donnait toutes les occasions de travailler dans le champ confié à sa sollicitude. Il a bien voulu nous témoigner à plusieurs reprises qu'il ne s'était jamais repenti de nous avoir donné sa confiance et son affection. De notre côté nous lui gardons un fidèle et respectueux souvenir et nous prions nos lecteurs de nous aider, par leur prières, à acquitter envers lui notre dette de reconnaissance.

Quelques jours après lui, le 21 septembre, M. le Grand

Vicaire J. A. Gravel était emporté subitement par une maladie dont il avait reçu, il y a un an, une première et terrible atteinte. Pendant son séjour à l'évêché de St-Hyacinthe, M. le Grand-Vicaire avait eu plus d'une occasion de nous rendre des services et de nous prouver sa sympathie. Devenu curé de Beloeil il se plut à nous en donner des preuves plus nombreuses et plus pratiques. Il a tenu à nous donner encore après sa mort un souvenir de sa généreuse et délicate affection. Que Dieu veuille bien lui tenir compte de ce qu'il a voulu faire pour ses serviteurs, et accueillir favorablement les supplications et les prières que leur inspire la reconnaissance.

* * *

Le mois de septembre ne nous a pas refusé la joie qui nous avait été promise. Le 29, fête de St-Michel Archange, nos religieux ont pris possession de la cure de N. D. de Grâce. Sa Grandeur, Mgr l'Archevêque de Montréal, a bien voulu introduire nos religieux à la chrétienne et sympathique population de cette paroisse et présider à l'installation du nouveau curé, le R. P. J. D. Brosseau.



(N.-D. de Grâce, Montréal—l'église.)

A dix heures, la paroisse entière était à l'église. Mgr fit son entrée solennelle, assisté de M. l'abbé G. Gauthier de l'archevêché, du T. R. P. Vicaire Provincial et du nouveau Curé. La messe solennelle fut célébrée par M. l'abbé Perras, vicaire de N. D. de Grâce, assisté de M. l'abbé

Ferland desservant et de M. l'abbé Foucher, chapelain de Villa Maria. A l'offertoire M. le desservant fit en quelques mots courts et délicats ses adieux à la population. Mgr l'Archevêque prit ensuite la parole.

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire de cet entretien au moins la première partie qui a donné dans des termes d'exquise délicatesse et d'une bienveillance parfaite l'histoire de cette fondation de Montréal. Elle aurait intéressé nos lecteurs d'aujourd'hui, elle aurait intéressé plus encore les lecteurs de l'avenir.

Sa Grandeur a dit que le 29 septembre 1901 ferait époque dans l'histoire de N. D. de Grâce et de l'Archidiocèse de Montréal. Il fera époque aussi dans l'histoire des Frères Prêcheurs au Canada. Nul doute qu'ils trouveront à Montréal un vaste champ à leur zèle, et qu'ils y feront des fruits, s'ils y rencontrent toujours la même bienveillance qui les accueille à leur début et s'ils savent toujours s'en montrer dignes.



(N.-D. de Grâce, Montréal—l'école)

Après le sermon, Sa Grandeur reçut au trône la profession de foi du R. P. Brosseau nouveau curé. La messe finie, tous les notables de la paroisse vinrent au presbytère présenter leurs hommages à sa Grandeur et faire connaissance avec leur nouveau curé. En voyant défiler toute cette population d'une tenue à la fois si digne et si simple, nous nous rappellions la réflexion d'un étranger qu'avait

profondément impressionné la politesse et les manières de nos vieilles familles des paroisses rurales : "On dirait vraiment que nos Canadiens sont un peuple de gentilshommes."

Dés le mardi, 1er octobre, le R. P. A. Dion, nommé vicaire, venait avec deux frères convers compléter le personnel de la cure. En attendant que le T. R. P. Provincial nomme un supérieur de la nouvelle maison, elle sera gouvernée provisoirement par un vicaire du Prieur de St-Hyacinthe.

Nos religieux sont allés, suivant l'usage, célébrer avec les fils de S. François, la fête du B. Patriarche. La fête a été belle et solennelle dans sa religieuse simplicité. Nous félicitons sincèrement le chœur des religieux sur ses progrès dans l'exécution et l'interprétation du chant grégorien, et nous faisons des vœux pour que les artistes qui croient s'entendre à la musique religieuse aillent là pour comprendre combien la meilleure musique est loin du chant liturgique, le seul qui ait jamais su traduire le langage de l'âme à Dieu.

La grande fête du Rosaire a été célébrée dans nos églises avec la solennité accoutumée. Ici, à St-Hyacinthe, Sa Grandeur Monseigneur l'évêque de St-Hyacinthe a bien voulu célébrer la messe Pontificale. Le T. R. P. Béchet, sous-prieur et désigné pour être le supérieur de notre couvent de Lewiston, a fait le sermon de circonstance. Après les vêpres nous avons eu la procession solennelle sur la place de l'église, le temps et l'état des chemins n'ayant pas permis de la faire dans les rues de la ville. Toute la journée la récitation publique du Rosaire n'a été interrompue que par les offices et l'église a été remplie par une foule recueillie qui venait pour visiter, prier et gagner les indulgences. A Ottawa et à N. D. de Grâce même recueillement, même affluence et même zèle pour la récitation du S. Rosaire.

Le lendemain 7 octobre le T. R. P. Béchet nous quittait pour aller prendre la direction de la maison de Lewiston. Son départ est pour notre maison une épreuve prévue depuis longtemps, et que nous n'avons pu conjurer. Nous félicitons nos frères de Lewiston et nous nous consolons ainsi d'une perte qui nous a été bien sensible. Le T. R.

Père a laissé ici au-dedans et au-dehors bien des regrets.
Les vœux les plus sincères l'accompagnent dans sa nouvelle mission.

FR. BERNARDO.



(N.-D. de Grâce, Montréal -le presbytère.)

RECOMMANDATIONS

Nous recommandons aux prières de nos abonnés :

M. Louis-Henri Charbonneau. (Montréal) M. Pierre Mouant. (Holyoke, E. U.) M. Alphonse Raymond. (St-Hyacinthe) M. Louis Morin. (L'Islet) Mlle Marie Trudeau. (L'Islet) Mme J. B. Bourassa. (Montréal) Mme H. Paneton. (Montréal) M. l'abbé Achille Jetté. (S. Paul L'Ermité) Mlle Anna Decelles. (Farnham) Mme Julienne Girouard. (St-Ours) M. Zacharie Lamothe. (St-Ours) Mlle Clarisse Claiborne. (Nouvelle Orléans) Mme veuve Henriette Hernino. (Nouvelle Orléans) Mme veuve Horace St-Germain. (St-Hyacinthe)

Gérant : R. P. BERNARD SICARD.